

Sœur Toccafondo

1898-1989

"O mes sœurs, donnez-vous à Dieu où Il voudra se servir de vous. C'est ainsi qu'il faut vous comporter pour être bonnes Filles de la Charité : "aller où Dieu voudra. Si C'est à l'Afrique, en Afrique, à l'armée, aux Indes, où l'on vous demande, à la bonne heure. "

Saint Vincent.

Dalia TOCCAFONDO naît le 15 juin 1898 à Bagni San Giuliano, en Toscane. Entrée au séminaire de Sienne en 1922, elle est placée après sa prise d'habit à Prossedi (Rome), puis à Florence et en 1925 aux "Fossanove Latina", les Marais Pontins où elle sera, quelques mois, compagne de sœur Léonie Mariani, ce qui leur donnera, à toutes deux, la joie de se retrouver, beaucoup plus tard, quelques jours à Hasroun. C'est à Fossanova que Sœur Toccafondo prononce ses premiers vœux en 1927.

On disait, paraît-il, en Italie, que les Marais Pontins servaient de test de résistance physique et morale pour les sœurs qui désiraient les missions. Quand Sœur Toccafondo les avait-elle demandées ?

En tout cas, c'est en vraie missionnaire que, nommée pour la Chine, elle quitte l'Italie à la fin d'août 1929. Départ sans retour ; elle ne reverra jamais le ciel de son pays : tout est déjà donné.

Le 6 septembre, elle fait partie du petit essaim de sœurs qui s'embarquent pour la Chine et, deux mois plus tard, débarquent à Shanghai. L'accueil des nouvelles missionnaires était toujours très chaleureux à la Maison Centrale. Probablement ma Sœur Toccafondo y aura passé quelques jours avant de gagner à Pékin le lieu de son placement : la grande maison du Jen T'se Tang dont ma Sœur Raymond est sœur servante depuis 1923.

Shanghai.....Pékin, presque quatre fois la longueur de la France, au minimum quarante-deux heures de voyage par le train le plus rapide : premier contact de Sœur Toccafondo avec les interminables voyages de Chine. La voilà arrivée à pied d'œuvre.

Le Jen T'se Tang, que "peuple la nombreuse famille de Sainte Enfance", est un monde où vivent des centaines d'enfants de la crèche jusqu'au mariage. Sa population varie entre 900 et 1200 enfants. En 1935, Notre Mère Lebrun, alors visitatrice extraordinaire en Chine, écrira avec humour à Notre Mère Chapelain : "La sœur servante du Jen T'se Tang a dû commander 2 km et demi de tissu pour un change d'habits de son millier d'enfants."

Dans la crèche, une centaine d'enfants gazouillent du matin au soir. Une grande infirmerie, presque un petit hôpital, accueille malades et incurables. Une école interne réunit les enfants des chrétiens pauvres des villages environnants. Classes et ouvriers regroupent par sections, ceux de la Sainte Enfance ; le travail y est réparti selon les âges et les capacités. Les plus douées continuent leurs études à l'Ecole Normale ouverte au Jen T'se Tang vers 1923, installée depuis 1929 dans un immeuble séparé, ancien couvent dominicain, et dont la direction est confiée à Sœur Anne-Marie Raymond. En 1924, 8 aspirantes avaient quitté l'Ecole Normale pour le Séminaire, tandis que l'œuvre du Catéchuménat féminin avait permis 140 baptêmes.

Telle est la ruche bourdonnante qui accueille les premiers pas missionnaires de Sœur Toccafondo. Comme toutes les nouvelles arrivantes en Chine, elle va devoir payer son tribut à l'acclimatation : Le climat est dur, très chaud et très froid ; les habitudes alimentaires nouvelles, la nourriture peu abondante en ces temps troublés. En conséquence elle perdra, dit-on, un nombre important de kilos en un an. Ce n'est pas fait pour la troubler. L'épreuve la plus difficile est l'apprentissage de la langue chinoise, cette langue que le bienheureux Clet qualifiait "d'indécrottable". Ce n'est pas sans raison que l'on dit en France devant un texte incompréhensible : " C'est du chinois. " Que de missionnaires ont passé des heures et des heures sur la fameuse grammaire ! Mais rien n'altère la joie de Sœur Toccafondo. Et sa joie sera plus grande encore dès qu'elle pourra s'occuper du catéchuménat féminin.

A l'époque où elle est arrivée en Chine, de graves événements s'y déroulent. République depuis 1911, la Chine poursuit son évolution au milieu de luttes opposant les diverses dictatures. Le communisme s'infiltré sournoisement. Alors qu'au Jen T'se Tang, placé sous la protection de Marie Immaculée, on se prépare comme dans toute la Communauté à fêter solennellement le centenaire des apparitions de la vierge à la rue du bac, cinq Filles de la Charité et quatre Pères Lazaristes sont arrêtés à Kian, le 5 octobre 1930, et envoyés dans un monastère bouddhique pour soigner, sous la garde des "Rouges" des centaines de soldats blessés ou malades. Ils ne seront libérés qu'à la fin de décembre.

Famines, inondations, misérables cortèges de réfugiés, pillages, arrestations, massacres, c'est la Chine. N'est- ce pas ainsi que la caractérisait Notre Mère Lebrun dans une spirituelle boutade :

"En Chine, il faut s'attendre à tout. Quand on croit que tout va bien, crac ! Une révolution se déclare. On vient vous couper la tête et tout est dit. A part ces incidents, on est tranquille en Chine."

Les affrontements entre l'armée régulière et l'armée "rouge" se poursuivent, provoquant la panique dans des régions entières. Il n'est donc pas étonnant que Sœur Raymond note en 1932 :

"En plus des œuvres ordinaires, nos sœurs visitent les pauvres réfugiés." Nul doute que Sœur Toccafondo, aimant les pauvres comme elle les aimait, n'ait fait partie des charitables visiteuses. Mais de nouvelles épreuves ne sont pas loin. Les Japonais, à l'étroit sur leur archipel, cherchent à conquérir un "espace vital" en Chine. Depuis longtemps, commerçants et industriels se sont infiltrés en Mandchourie et en Chine du Nord. Dans les vastes plaines, aux environs de Pékin, les troupes Japonaises ont été autorisées à poursuivre des manœuvres militaires. Dès 1931, quelques escarmouches entre Chinois et Japonais sont signalées à Tien-Tsin puis de violents combats se déroulent au nord de Shanghaï, provoquant un exode massif de la population. Ce n'est qu'un prélude à la guerre qui éclate au printemps de 1937, à la suite, prétendit-on, d'un tir de soldats chinois sur des soldats Japonais. Bientôt les villes de Pékin, Tien-Tsin et les principaux ports sont occupés.

Le 17 septembre, Monseigneur Schraven, lazariste, écrit : "jusqu'à présent nous sommes en paix dans notre ville de Chengtingfu peu importante au point de vue militaire". Le 7 octobre, la ville est bombardée. Le 9 octobre, Monseigneur Schraven et 6 lazaristes étrangers (4 pères et 2 frères) sont sauvagement massacrés par les Japonais. La même année, les Japonais entrent à Pékin qu'ils occupent pendant sept ans. Entre temps, la deuxième guerre mondiale a éclaté. En 1940, les Japonais signent un traité d'alliance avec l'Allemagne et l'Italie. Les villes chinoises l'une après l'autre sont sévèrement bombardées. Les sœurs sont débordées entre les blessés à soigner et les réfugiés à secourir. Le 21 décembre 1940, ma Sœur Raymond écrit de Pékin :

"Ici c'est par milliers qu'il faut compter les victimes du froid et de la faim. Nous ne pouvons que bien peu de choses en face d'une telle misère. Et les enfants qu'on nous apporte maintenant, à tout instant sont maigres à faire peur.

Le ravitaillement de la maison devient un véritable problème. Au Jen-Tsé-Tang il y a tant de bouches à nourrir. Des bons de farine très difficilement obtenus et alloués pour un mois, il ne reste rien au bout d'une semaine. Tout le monde travaille du matin au soir. Les sœurs se donnent sans compter. Qui a connu Sœur Toccafondo et son esprit de mortification l'imagine facilement acceptant dans la joie les plus dures privations imposées par la situation. Elle acquiert à l'hôpital européen de Pékin un diplôme d'infirmière par récupération, ce qui lui permettra de se mettre plus encore au service des pauvres.

Lorsque sonneront joyeusement les cloches de l'armistice mettant fin à la guerre mondiale, elle aura quitté Pékin pour TienTsin. Quelle joie ce dût être pour elle d'être nommée à la Maison Notre Dame des Victoires, maison "des Sœurs Martyres !" les 10 Filles de la Charité tuées le 21 juin 1870. Dans le dispensaire où travaillent les sœurs, 10 colonnes marquent l'emplacement où elles ont été frappées l'une après l'autre.

Trois sœurs, dont la famille vivait alors en Chine, ont envoyé leurs souvenirs très vivants sur cette période de vie de Sœur Toccafondo. Chacune des trois revoit avec émotion les visites, qu'avec leur maman, elles faisaient à la Maison des Martyrs, apportant en plein hiver des jouets pour les petites orphelines. Et d'évoquer l'accueil de Sœur Toccafondo, "son grand sourire, sa bonne humeur inaltérable, malgré les gelures épouvantables de ses doigts". L'aînée d'entre elles déclare : "Il y avait du soleil d'Italie dans le cœur de cette Fille de la Charité". Et elle se rappelle l'énergie débordante et communicative avec laquelle elle eut tôt fait de remplacer la galerie et l'escalier branlant menant au dortoir par du béton pour assurer la sécurité de toute la petite famille. Ce n'était donc pas sans raison que, vu ses talents de bâtisseur, Sœur Toccafondo avait été surnommée : Sœur La Poutre.

"C'est le rayonnement de Sœur Toccafondo qui nous a attirées à la communauté", témoignent ses deux sœurs devenues Filles de la Charité. Bien qu'anciennes élèves des Franciscaines de Marie, c'est à la Famille de Saint Vincent qu'elles décidèrent sans hésiter d'appartenir.

Le portrait resterait incomplet sans le trait suivant rapporté par l'une d'elles;

"Un jour, nous l'avons attendue à la Maison des Martyrs; elle revenait du marché où après ses achats elle avait ramassé par terre tout ce qui restait : salades, feuilles de chou, quelques pommes de terre... Le meilleur serait pour les enfants, les restes du marché, pour la Communauté." Dernier souvenir enfin : son "au revoir", lorsque, en tant que belges de nationalité, elles durent partir pour le camp de concentration. Sœur Toccafondo, les larmes aux yeux vint les assurer de la prière des Sœurs et des enfants et leur remit " 2 belles images de Saint Vincent sur lesquelles elle avait écrit après sa signature : Fille de la Charité, c'est notre titre de noblesse. "Saint Vincent les accompagnait dans leur exil : Il saurait les ramener avec lui.

Sœur Servante à Tien-Tsin depuis 1944, Sœur Toccafondo est nommée sœur servante en 1946 à Chengtingfu, village de la Charité où sont réunies toutes les misères. C'est un centre important fondé en 1882 par ma Sœur Guerlain et où toutes les œuvres se côtoient : enfants de la Sainte Enfance, hôpital et dispensaire, hospice de vieillards, classes et ouvriers, catéchuménat et enfants de Marie. Au milieu de tous ces pauvres, Sœur Toccafondo va pouvoir rayonner de Charité. Mais l'histoire a marché pendant ce temps. A la suite de la bombe atomique de Hiroshima, le Japon

vaincu a perdu toutes ses conquêtes. Le Communisme qui se tenait à la porte est déjà dans la place. La Chine du nord est la première envahie. En décembre 1946, c'est l'occupation par les rouges de la petite mission polonaise de Shunteh. Ma Sœur Toccafondo, sa plus proche voisine, envoie des nouvelles à la Maison Mère :

"La sœur servante est en prison avec Monseigneur, 4 pères polonais et une sœur chinoise. Les autres de la maison sont sous les ordres des rouges."

L'on apprendra plus tard les traitements sauvages exercés sur les prisonniers spécialement sur Sœur Ginal, la sœur servante qui, brutalement battue et le corps en sang, sera traînée, par un froid intense, à travers les rues sous les acclamations hostiles de la populace.

En janvier, le péril rouge se rapproche de Chengtingfu et ma Sœur Toccafondo écrit à la visitatrice de Shanghai :

"Je vous demande la grâce quoi qu'il arrive de rester ici ; on est venu en Chine pour y souffrir et mourir" et elle joint à sa lettre la même demande instante d'une de ses compagnes qui, âgée de 70 ans et depuis 42 ans en Chine, implore la faveur de rester à son poste avec sa Sœur Servante.

Telles sont les missionnaires de Chine.

La permission est accordée moyennant une sage prudence et l'envoi des sœurs chinoises à l'abri à Pékin. Mais ma Sœur Toccafondo ne pourra user de la grâce obtenue. Lorsqu'en juin 1947, la ville tombe aux mains des communistes, elle est en visite à Pékin. Nul doute que cette absence involontaire ne lui fût extrêmement douloureuse. Sur de petits morceaux de toile blanche, les sœurs griffonnent péniblement quelques lignes qui parviennent à leur sœur servante au hasard des rares voyageurs arrivant jusqu'à Pékin. Aux nouvelles données, elles ajoutent quelques lignes propres à apaiser un peu la peine et l'angoisse de celle que les circonstances ont, bien malgré elle, éloignée de la maison.

"Les riches de la ville ont été pillés. Mais le peuple s'est opposé au pillage de l'église et de la mission. La sainte vierge fait bien son office de gardienne, par ses miracles de protection... Restez bien tranquille à Pékin. Si vous aviez été à Chengtingfu, tout serait tombé sur votre dos. Il n'y a pas de supérieure, on ne dit rien aux autres..."

Un autre message précisera :

"Les sœurs sont peu molestées bien que les communistes les estiment insuffisamment pauvres. Elles vont bien ; les bébés prospèrent ; on continue à acheter du fil et à tisser... Nous pensons que c'est votre chagrin d'être éloignée de nous qui attire sur nous les bénédictions."

Peu à peu cependant sœurs et enfants arrivent à Pékin où Sœur Toccafondo reforme la maison fort bien organisée. Au mois d'août, ma Sœur Levallois signale que ma Sœur Toccafondo a pu aller à Chengtingfu et ramener 9 sœurs et soixante trois enfants, mais 5 sœurs sont encore là-bas. En octobre, un avion transporte à Pékin 200 orphelines. Pendant ce temps des changements se préparent à la Maison Centrale de Shanghai : en décembre 47, Sœur Laporte devient visitatrice de la province de Chine en remplacement de ma Sœur Fauvel très fatiguée. Par contre coup, ma Sœur Toccafondo est désignée pour la remplacer comme " Officière" et "Directrice du Séminaire". Le 7 Janvier 48, elle arrive à Shanghai.

Le Séminaire : nouvelle mission à laquelle Sœur Toccafondo va se donner de tout son cœur. Au témoignage d'une sœur, petit bonnet de ce temps là, "elle savait se montrer très bonne mais aussi très exigeante, désireuse de former de vraies servantes des pauvres. D'esprit large, elle recommandait aux jeunes sœurs : "Je vous en supplie, ne mettez pas le Bon Dieu dans de petites

boîtes." Mais ce qui était le plus frappant, c'était sa façon de parler des pauvres. À travers les mots, passait tout son amour de Fille de la Charité."

Au printemps de 1948, malgré l'horizon très sombre, la Province se prépare à marquer dans la joie le centième anniversaire de l'arrivée des 12 premières Filles de la Charité. C'est en effet le 21 juin 1848 qu'elles débarquèrent à Macao. Cent ans après leur arrivée, les "Momos", comme disent les chinois, sont au nombre de 427 sœurs dont 287 Chinoises. Elles s'occupent de 13 écoles, 14 orphelinats, 12 crèches, 28 dispensaires, 18 hôpitaux et 14 hospices. La semence, jetée en sol chinois, a germé et fructifié malgré les guerres, les persécutions, les massacres.

Une fois de plus, la Chine va connaître la tempête. Le 1 octobre 1949, la République Populaire Chinoise est proclamée. Dans les années suivantes, alors que certaines sœurs seront retenues pour un temps en prison, les missionnaires seront expulsées les unes après les autres et devront quitter ce pays où elles se dévouaient depuis 20, 30, 40, ans. Mais à cette époque, Sœur Toccafondo a déjà quitté la Chine. En avril 49, elle a été envoyée pour deux mois au Japon en vue d'y reconforter les sœurs et... elle n'a pu en revenir ; en juin 49, les communistes avaient occupé Shanghaï. La voilà donc de Chinoise devenue Japonaise. Comme elle s'était donnée à la Chine, elle va se donner corps et âme au "Pays du Soleil Levant."

Le temps de l'implantation des premières sœurs au Japon n'est pas encore très loin. Ma Sœur Termier qui a fondé la mission en 1933 est morte en 1946 après avoir beaucoup travaillé et conquis l'estime et l'admiration des Japonais. Plusieurs des missionnaires de la première heure, Sœur Costa, Sœur Gutierrez, Sœur Cattin sont encore là. Elles ont connu les dures années de la guerre Chino-Japonaise. Elles ont surtout vécu la déclaration de guerre du Japon à l'Amérique, déclaration qui entraîna la perturbation de tout le pays. Les missionnaires de nationalité ennemie furent mis en camp de concentration, ceux de nationalité française enfermés à l'évêché sous bonne garde tandis que l'évêque Monseigneur Breton était emprisonné. Les Filles de la Charité purent, quelques mois encore, continuer leurs œuvres, puis les vexations de plus en plus nombreuses les obligèrent à abandonner leur maison de Fukuoka pour se réfugier chez leurs sœurs d'Osaka. Quelques mois plus tard, des bombes incendiaires, larguées par un raid d'avions ennemis, anéantissaient leur ancien quartier et leur maison disparaissait dans la fournaise : Anéantis le jardin d'enfants, l'internat, l'orphelinat, la pouponnière !

Le 13 mars 45, Osaka subissait à son tour son premier violent bombardement. L'œuvre des sœurs dans le quartier d'Imaïké dispensaire et garderie d'enfants ne montrait plus que murs calcinés et débris fumants. Le 15 juin, c'était le tour du quartier Tanabé. Par crainte du feu, les sœurs transportèrent leurs malades dans le jardin. Les bombes tombaient de tous côtés mais ni la communauté, ni l'hôpital ne furent touchés et l'hôpital deviendra même poste de secours où seront transportés les grands blessés. L'immaculée dont la statue surmontait la porte d'entrée avait fait bonne garde.

Enfin, le 15 août à midi, alors que les sœurs, paquets prêts, attendaient d'être évacuées dans des camps de concentration, la voix de l'empereur annonça à la radio la cessation des hostilités. Les deux bombes atomiques de Hiroshima et de Nagasaki avaient fait 200 000 morts.

La fin des hostilités laissait le Japon dans une situation catastrophique : la misère était épouvantable. L'argent n'avait plus de valeur. Sur le marché on ne trouvait rien. Les sœurs n'ont pas de quoi vivre. Comment nourrir les malades pauvres qui remplissent tous les coins de leurs maisons.

C'est alors que les Japonais d'Osaka comprirent ce que sont les Filles de la Charité, servantes des pauvres, et qu'ils leur vouèrent une reconnaissante admiration. Ils les virent parcourir la campagne pour se procurer œufs et légumes et vendre pour payer leurs achats tout ce qu'elles pouvaient encore posséder : savons, lampes électriques, mouchoirs, bas vêtements. C'est à coup de détachements qu'elles parvenaient à nourrir les pauvres. Il y avait tant à faire ! Malades atteints de variole, de gangrène, de typhus envahissaient l'hôpital. Pauvres mourant de faim et de froid s'entassaient dans les gares et le métro. Il fallait les y aller chercher pour les installer, un peu moins inconfortablement dans de vieux baraquements militaires. Le travail dépassait les forces humaines. Trois sœurs sont atteintes du typhus, deux s'en remettent, Sœur Termier en meurt. Et les sœurs, sous la conduite de Sœur Cattin, poursuivent le travail commencé. Elles continuent à se dévouer aux malades de l'hôpital et aux pauvres des baraques.

Petit à petit, les femmes trouvent logement ailleurs mais les enfants abandonnés, qui n'ont plus de tout de parents, augmentent et les baraques, faites de simples planches se disloquent de plus en plus.

Quand Sœur Toccafondo arrive, un terrain en face de la communauté a été acheté grâce à quelques dons. Le projet est d'y construire une maison pour les enfants. Mais alors que les travaux sont à peine commencés, la Municipalité décide d'abattre les baraques inutilisables pour les remplacer par un terrain de jeux. Où abriter les enfants ? D'autant que ; faute d'argent, les travaux sont arrêtés. C'est alors qu'intervient un régiment de soldats américains qui, émus par la charité des sœurs, vont leur remettre, chaque mois une partie de leur solde, permettant ainsi, non seulement de terminer la construction mais d'y installer 160 à 180 enfants bien logés et bien nourris. Telle est l'origine de l'œuvre de la Sante Famille d'Oska où les sœurs continuent à se dévouer.

C'est dans ce contexte de misère et de charité que Sœur Toccafondo est nommée le 7 octobre 1949 Sœur Servante de la nouvelle maison de Maïko, devenue Maison Centrale. La propriété avait été obtenue aux sœurs grâce à l'aide d'un père des Missions étrangères. Elle possédait un vaste terrain, une maison européenne et une autre plus petite, européenne également qui servit de premier séminaire. Tout à côté, une maison Japonaise bien adaptée pour les aspirantes et plusieurs constructions Japonaises en mauvais états qui durent être détruites pour éviter des accidents au moment des typhons si violents et si fréquents au Japon.

Quand les sœurs y entrèrent, propriété et maisons se trouvaient dans un état de malpropreté repoussante. Le jardin était inculte et l'herbe envahissait toutes les allées. En attendant que le propriétaire veuille bien quitter sa demeure, Sœur Toccafondo et sa compagne furent obligées de loger dans une petite construction qui servait autrefois de salle de danse et qui devint l'oratoire.

Quant à la mise en état des différents bâtiments, cela ne posait pas de problèmes à Sœur Toccafondo. Rappelons-nous qu'en Chine on l'avait baptisée " Sœur La poutre ". Et pour le ménage, elle s'y connaissait !

Une sœur la dépeint transportant elle-même les pierres de construction et l'actuelle visitatrice, ma Sœur Fukuda, qui fut la troisième petite sœur du séminaire de Maïko, l'évoque s'activant au travail tout le jour, tablier de ménage autour des reins.

Il lui fut probablement plus facile, en tout cas plus habituel, de manier le balai ou le torchon que de se plier aux multiples prescriptions du code de politesse Japonaise, tel qu'il réglementait par exemple les visites dans des familles : Attendre dans le petit vestibule la venue de la maîtresse de maison, s'incliner profondément, les mains sur les genoux et la tête relevée, échanger une pluie de politesses en accompagnant chacune d'une profonde inclination, se déchausser pour marcher sur les "tatamis" (nattes blanches et épaisses), abandonner ses souliers à la porte en ayant soin de

tourner leur pointe vers la sortie, s'asseoir par terre, les jambes croisées à la japonaise, refuser, avec de nouvelles inclinations, la tasse de thé vert ou l'offre aimable de quitter son chapeau, le même cérémonial accompagnant la sortie et la reprise des chaussures.

Il lui fallut aussi se mettre à l'étude d'une nouvelle langue, le Japonais réputé "Muzukashi", c'est-à-dire difficile. Qu'importe ! Depuis nombre d'années, les années de Chine, elle a appris à faire passer à l'arrière plan ses goûts, ses préférences. L'essentiel, c'est le règne de dieu et il y a tant à faire dans ce pays !

Avant de parler des œuvres nées ou développées sous son impulsion, regardons la vivre à l'intérieur de la communauté. Une sœur qui l'a bien connue témoigne : "Du jour où elle avait reçu son placement au Japon, elle s'était donnée corps et âme à cette province. Ayant passé de nombreuses années en Chine, elle connaissait bien le caractère oriental. Toujours sur la brèche, elle ne tenait compte ni de sa santé, ni de sa fatigue, ni de ses pieds douloureux. Aspirantes, postulantes n'avaient qu'à la regarder, soit au travail, soit à la chapelle, pour comprendre de quoi il s'agissait quand on entrait dans la petite compagnie. Elle avait l'œil à tout, surveillait les santés des autres, expliquait sans s'impatiser tel passage des conférences de Saint Vincent et avec son bon sourire excusait ce qui était excusable.

"Elle était très bonne, comme une mère, précise ma Sœur Fukuda, mais ferme aussi. A la chapelle, elle priait de tout son cœur. Son attitude profonde devant le Saint Sacrement nous a frappées. Elle avait une grande dévotion pour la Vierge Marie."

Une autre sœur précise son amour du travail bien fait ; elle ne perdait jamais une minute et nous entraînait à sa suite : elle semblait infatigable. Très mortifiée, elle ne se plaignait jamais. Avant de quitter le Japon, elle souffrit d'une douloureuse furonculose mais ne s'arrêta pas pour cela. Très humble, elle disparaissait, s'effaçait, n'hésitant pas à demander pardon quand elle pensait avoir fait de la peine. "Sont évoqués également, avec insistance, son culte de la pauvreté et son respect des pauvres : "avec quelle méticulosité, elle prenait soin du bien des pauvres ! Racommodant, arrangeant avec ingéniosité, entretenant tout ce qui pouvait encore servir, vêtements, chaussures admirablement cirées ... "

Et ma Sœur Fukuda ajoute un dernier trait : "Elle était gaie à la récréation, riant beaucoup et racontant des histoires amusantes."

"Le beau portrait, mes Filles," dirait Saint Vincent.

Après ce coup d'œil rapide sur sa vie communautaire, rejoignons-la au milieu des œuvres à l'expansion desquelles elle a tant travaillé. La première à entreprendre, c'était la formation des jeunes sœurs Japonaises.

Le 8 septembre 1950, le Séminaire s'ouvrait à Maïko. Une lettre nous le décrit : "C'est un petit bâtiment relié à la communauté par une véranda vitrée ; en bas se trouve la chapelle et au-dessus trois pièces : le séminaire, la classe et le cabinet de ma Sœur Directrice. La pièce destinée au séminaire est éclairée sur trois côtés par de larges baies vitrées ; le panorama est splendide : d'un côté la montagne, la mer à l'horizon." Et l'auteur de la lettre ajoute : "Nos deux petits bonnets sont rayonnants. La directrice du Séminaire est ma Sœur Costa, ancienne sœur d'office à Paris, une des 6 premières au Japon. Au temps héroïque de la fondation, elle avait eu, un jour, la surprise de voir venir, du quartier le plus chic, un marchand de chapeaux avide de savoir comment les sœurs faisaient leur cornette. Inquiète de voir les élégantes arborer notre coiffure, elle avait répondu :

"Avec des épingles ! " " Plusieurs jeune, ajoutait-elle en racontant l'histoire, commencent à demander, non plus comment on fait la cornette, mais comment on peut la porter."

En juin 51 on commencera à parler de la prise d'habit des deux premières petites sœurs et la troisième, ma Sœur Fukuda entrera le 19 juillet de la même année pour la fête de Saint Vincent, célébrée alors à cette date. Pour la plus grande joie de toutes est arrivée au mois de mai, une magnifique statue de la vierge immaculée, cadeau de Notre Mère à ses plus jeunes filles Japonaises.

Il est plus que temps que les vocations se multiplient au Japon, car de nouvelles œuvres sont en train de naître. Tout près de la Maison Centrale, il y avait d'importants logements habités par un grand nombre d'ouvriers partant chaque matin travailler en usine. L'idée d'un Jardin d'enfants qui permettait, tout en s'occupant des enfants, d'entrer en contact avec les familles, fut aussitôt lancée. On commença en septembre 51 avec une douzaine de bambins réunis dans un coin de la maison des sœurs. En juin 52, un bâtiment neuf était terminé et accueillait une centaine d'enfants de 3 ans à 6 ans.

"Le jardin de Marie," tel était son nom, eut une grande influence dans ce milieu païen. Au Japon, les enfants sont rois et les parents prennent une part active à leur formation. Ils sont donc en contact fréquent avec les éducatrices et de plus tout ce qui se dit ou est fait au "jardin" est répété à la maison et y suscite intérêt et attention.

Au premier étage du Jardin d'enfants, commençait, en même temps, l'œuvre du " Foyer de la Jeune Fille ", destiné à celles qui sont privées de famille ou dont le travail est éloigné de leur habitation.

Le Jardin d'enfants permettait aussi, chaque été, d'accueillir pour la durée des vacances, des colonies d'orphelines, d'étudiantes ou de jeunes. Et, enfin, pour garder le contact avec les enfants sortis du Jardin, les sœurs commencèrent une Ecole du Dimanche ouverte aux enfants de 6 à 15 ans, les après-midi du samedi et du dimanche. Prières et chants alternaient avec jeux, répétitions de comédie et autres distractions. Garçons et Filles y venaient nombreux.

Mais tandis que toutes ces œuvres s'implantaient solidement autour de la Maison provinciale, un nouvel appel avait surgi. L'intermédiaire du Seigneur en fut, une nouvelle fois, la Mère Mayer, supérieure de la Congrégation du Sacré-Cœur, au Japon.

C'est elle qui, en 1933 avait obtenue, à force d'instances, la venue des premières Filles de la Charité. Depuis longtemps, la misère et la souffrance des pauvres la hantaient. Ne pouvant ouvrir des écoles de pauvres à côté des grands collèges, ce qui aurait été mal vu dans le pays, elle supplia la Communauté d'envoyer des sœurs qui, elles, seraient toutes données aux pauvres. Ce fut elle qui les accueillit à leur arrivée, les aida à trouver leur maison, leur fournit chaque mois les sommes nécessaires pour développer leurs œuvres.

Lorsque, en octobre 50, à l'occasion du 150ème anniversaire de la fondation de la Société par la Mère Sophie Barat, les anciennes élèves et leurs parents voulurent offrir un souvenir au collège, la Mère Mayer, consultée, leur demanda deux souvenirs "vivants" pour des villages environnant Kobé: un dispensaire et une garderie d'enfants qu'elle confierait aux Filles de la Charité.

Un des villages s'appelait Kurando et possédait pagodes et bonzeries. Le communisme y était florissant et la population d'une telle renommée que la police n'osait guère y paraître. Pourtant parmi eux, il y avait bien des braves gens ! Les sœurs, pour débiter y viendraient une ou deux fois par semaine de Maïko en attendant une installation plus stable. Elles portaient le matin,

accompagnée d'une postulante : il fallait une heure et demie en tram électrique. Écoutons ma Sœur Toccafondo :

"Je continue à aller le mercredi et le samedi à nos deux dispensaires de Kurando et de Isohy où les pauvres viennent de plus en plus nombreux". En ces 9 premiers mois de l'année 51, il y eut en effet 2458 consultations médicales (deux docteurs venaient d'Osaka).

Pendant ce temps, l'association des dames du Sacré-Cœur cherchait un terrain à bâtir ou une maison à louer, pour avoir les sœurs à demeure à Obayashi. Il fallut d'abord se contenter d'une petite maison Japonaise de 32 m², à un étage. De la moitié, on fit un dortoir de trois lits, la quatrième sœur couchait par terre à la Japonaise, enroulée dans une couverture. Le reste servait de parloir, réfectoire et chambre de communauté ; le couloir vitré constituait un minuscule oratoire. L'installation était fixée au 2 juillet 51 mais le diable déchaîna un tel typhon qu'il fallut attendre au lendemain. Quelques petites filles vinrent passer leur nez à la porte et après avoir compté les sœurs apportèrent trois pieds d'aubergines, un pour chaque sœur. Tout était petit et presque tout manquait. La cuisine était si exiguë que la sœur cuisinière la remplissait à elle toute seule. Les rats couraient sous le toit jusqu'à ce qu'un serpent vienne y mettre bon ordre. Pourtant dans cette maison de poupée, les sœurs créent des œuvres. Parloir, réfectoire et oratoire, portes de papier enlevées deviennent chaque dimanche après-midi salle de patronage, au risque de voir les planches vermoulues s'écraser sous les jeux des enfants.

Entre temps les dames avaient pu acheter un terrain dans un lieu proche et l'on commença la construction d'une maison à étages qui porterait le nom de Barat-Home, ce qui par une amusante coïncidence se traduit en Japonais par "Maison des roses." Le 6 août 1952, Sœur Toccafondo annonce : "La maison d'Obayashi s'achève. L'immeuble ne semble pas solide mais il a résisté à un tremblement de terre qui nous a fortement secoués il y a quelques jours. Les sœurs vont y transporter leurs œuvres et en ajouter quelques autres." Et la lettre se termine par une nouvelle d'un genre tout différent : "Il y a quinze jours, un serpent pacifique avait élu domicile dans la cuisine. Au cri d'horreur de ma compagne, je suis accourue et ... je l'ai tué. Mais toute la campagne en est infestée. Il y a environ deux mois j'en avais tué un d'environ un mètre de long."

Typhons, tremblements de terre, serpents, tels sont quelques uns des charmes de la mission au Japon.

Le 18 février 51, la Communauté avait été très éprouvée par la mort de Sœur Gutierrez, une ouvrière de la première heure et qui, Japonaise par sa mère, était particulièrement précieuse par sa connaissance parfaite de la langue. Sœur Toccafondo en annonçant sa mort ajoutait : " Elle n'a cessé de s'offrir à Dieu tout simplement et dans la violence de la dernière crise, elle me répétait sans cesse: Ma Sœur, donnez-moi une intention pour souffrir. "Nulle doute que du haut du ciel, elle ne continuât à veiller sur son ancienne mission, car les champs d'action ouverts aux sœurs continuaient à se multiplier.

A la suite d'une visite au Japon du Père Flanagan dont la Boys-Town aux Etats-Unis héberge plus de 3 000 enfants, deux prêtres, l'un Irlandais et l'autre Japonais avaient entrepris en 1948 de recueillir dans une ancienne baraque militaire à Shioya (20 minutes de Kobé) des garçons dépenaillés qui traînaient dans les rues pour mendier et qui couchaient devant les portes des grands magasins ou sous les ponts. Dans ce vrai nid d'aigle, au sommet d'une colline d'où l'on découvre d'un côté la mer et de l'autre un étang enjambé par un pont de bambou tenu comme une toile d'araignée, avait donc été installé un très pauvre orphelinat comptant une soixantaine de garçons. En 1952, le responsable religieux de l'œuvre demanda des Filles de la Charité pour s'occuper de l'entretien matériel : laver et raccommoier le linge et les vêtements des enfants. Les trois sœurs envoyées reçurent du directeur laïque, des employés et même des enfants un accueil

glacial. Logées dans des pièces minuscules (on devait compter sur des sœurs pas trop volumineuses) elles se mirent à la besogne. Peu à peu la glace fondit et on leur confia, en plus du matériel, le soin des enfants et la surveillance de la cuisine. Une jeune sœur Japonaise faisait le catéchisme aux plus petits. Les enfants maintenant les considèrent comme leur appartenant. " Ce sont nos sœurs ", proclament-ils. Les sœurs mènent la une véritable vie de mission, très humble, très laborieuse. Elles y sont vraiment servantes, mais mènent en même temps une réelle vie de famille avec les enfants. Elles appliquent à la lettre la parole de Sainte Louise : " J'ai toujours estimé que le bonheur de la Compagnie était la pauvreté ... Vous portez la qualité de Servantes des pauvres. "

Au mois de juin 52, un télégramme arrivait à la rue du Bac. L'hôpital d'Osaka, celui pour la construction duquel ma Sœur Termier s'était tant battue et avait dépensé ses dernières forces, venait d'être la proie des flammes. Aucun accident de personne mais un vrai désastre dans une province si pauvre. Une fois de plus les sœurs vont se remettre à l'œuvre et l'hôpital sera reconstruit grâce à l'aide pécuniaire de la Propagation de la foi. Il est à peine ouvert que les salles sont déjà pleines de malades.

La mission du Japon n'était toujours pas autonome à cette époque. A la fin de 1952 on commença à penser à l'organisation d'une province Japonaise dont Sœur Toccafondo serait assistante mais ce n'est qu'en juillet 1954 que le Japon recevait sa première visitatrice, ma Sœur Laporte, ancienne visitatrice de Chine d'où elle avait été expulsée. Sœur Toccafondo, en plus de sa charge d'assistante, recevait celle d'économe provinciale.

Le 12 octobre de la même année arrivaient les 4 premières sœurs américaines de la province de Normandy qui allaient travailler à Wakayama. Peu à peu les œuvres faisaient tache d'huile. En février 57, ma Sœur Cattin, ouvrière de la première heure, quittait Oska pour implanter la communauté à Toyama, où elle était accueillie par la neige : "20 cm le premier jour, 30 le second et 50 le troisième et avec cela, pas de gaz, un puits dans la cuisine et des petits feux qu'il faut allumer avec de la braise."

A la fin de l'année 58, nouvelle fondation à 1 000 km de Maïko sur le bord du lac Suwa. La mission, située dans un site merveilleux est encore un véritable chantier et les sœurs "campent" au milieu de leurs bons vieillards, anciens mendiants ou mendiante, en attendant que leur Petite communauté soit prête. Au cœur même du Japon bouddhiste, ce sera une centaine de vieillards dont s'occuperont nos sœurs en attendant que vienne s'y ajouter une centaine de bambins dans le jardin d'enfants qui se construit à côté.

En février 61, Sœur Toccafondo va installer des sœurs à Takaoko, ville importante d'au moins 100 000 habitants avec 110 chrétiens seulement. Deux sœurs Japonaises prendront la direction d'un jardin d'enfants, une centaine d'enfants tous païens. A cela s'ajouteront patronage, catéchisme, visite aux malades.

Un autre jardin d'enfants naîtra en mars 62, sur l'autre bord du lac Suwa à Okaya, et abritera bientôt 170 enfants.

Durant ces mêmes années deux faits importants ont eu lieu. En 1958, c'est la visite de Notre Mère Lepicard au Japon. Lorsqu'au mois de juin, elle arrive à Maïko, elle est accueillie par les enfants du Jardin et une toute petite en kimono la conduit gravement jusqu'à la grande chapelle toute neuve, claire et lumineuse, dernière réalisation à laquelle Sœur Toccafondo a beaucoup travaillé. Face au prie-Dieu préparé pour Notre Mère, un grand Christ sur fond de mosaïque domine l'autel. Puis Notre Mère parcourt la Maison centrale : Foyer de jeunes filles, petite maison Japonaise

des Aspirantes au nombre de 15, séminaire avec sa directrice Sœur Vulcsik, une Hongroise, et 7 petits bonnets. C'est ensuite la visite à Shioya dont Notre Mère intrépide escalade la colline. Dans l'après-midi, ce sera la descente sur Obayashi où une maman (peut-être communiste) dit sa reconnaissance en ajoutant très fière : notre petit garçon nous fait faire le signe de la croix avant chaque repas. "Lorsque notre mère, huit jours plus tard quittera le Japon après avoir vu les œuvres d'Osaka et de Wakayama, sa visite aura été un rayon de soleil pour toute la province qui compte à ce moment 46 sœurs dont 16 venues de Chine lors des expulsions, 18 Japonaises et les autres de toutes nationalités : française, italiennes, slovène, hongroise, belge, grecque, suisse.

En 1960, on fête le tricentenaire de nos fondateurs dans la grande église d'Osaka. Monseigneur Taguchi fait le panégyrique de Saint Vincent. "Les noms illustres de l'ancienne France, remarque ma Sœur Laporte, avaient un goût particulier dans cette bouche Japonaise. Que devaient penser là-haut toutes les premières dames de la Charité, évoquées si loin ?"

En février 1963, c'est notre Mère Guillemain qui vient faire la connaissance de la mission du Japon et qui pourra constater par elle-même l'expansion des œuvres. Mais ce n'est pas ma Sœur Laporte qui l'accueillera à l'aéroport. Partie en France pour assister à la réunion des visitatrices en juin 62, elle ne put en revenir pour raison de santé, et c'est à Sœur Toccafondo que le conseil général du mois d'août confia la charge de visitatrice. Malgré toute son humilité, Sœur Toccafondo dut accepter et l'on peut imaginer combien cela dut lui coûter. C'est donc elle qui accompagna notre mère et qui lui présenta, les unes après les autres les œuvres qu'elle connaissait si bien. Cette fois-ci, c'est une sœur Japonaise, sœur Fujino, première postulante de ma Sœur Termier, qui accueille, en tant que directrice, Notre Mère au séminaire. Et les visites se succèdent pour l'enchantement de Notre Mère qui ne sait qu'admirer d'avantage : l'installation de la maison centrale "très bien depuis "l'Okura" (les réserves) jusqu'à la terrasse du 4^{ème} étage", la beauté du paysage, la gentillesse des enfants, l'accueil que lui font communautés religieuses, médecins, infirmières et tous ceux qui pour une raison ou une autre sont en relation avec nos sœurs. Mais plus encore, ce qui ravit le cœur de Notre Mère, c'est de constater combien les pauvres sont aimés et bien servis. N'emporte-t-elle pas dans son souvenir le compliment que deux enfants, appuyés sur leurs béquilles, ont adressé en français à la "Sainte Mère."

Aux grandes joies succèdent les grandes peines. Si février 63 a apporté la grande joie de la présence de Notre Mère, mai 63 marque une date douloureuse. Monsieur Reinprech, lazariste autrichien, très dévoué pour les sœurs dont il est le Directeur depuis 10 ans, meurt subitement au cours d'un trajet dans un train, au Japon. Avec sa disparition soudaine, c'est toute la charge de la province qui pèse sur les épaules de Sœur Toccafondo.

Mais un grand changement se prépare. Le Conseil Général envisage la réorganisation de la Province du Japon et son union avec la mission des Sœurs Américaines de Wakayama. En août 63, ma Sœur Toccafondo est rappelée à Paris tandis que ma Sœur Morgan devient Visitatrice. Comme toujours, elle obéit à la volonté de Dieu qui seul put connaître sa souffrance de quitter un pays où, durant 14 ans elle avait donné le meilleur d'elle-même et auquel elle s'était fortement attachée. A l'entendre, plus tard, évoquer le Japon, les petites sœurs du Séminaire, les enfants du jardin d'enfants, on ne pouvait douter de son amour pour ce pays ; et Sœur Fukuda de son côté écrit : "Maintenant encore, c'est-à dire après 27 ans, il y a des personnes qui parlent d'elle quand elles viennent chez nous."

Le 29 août, la voici à la Maison Mère. Sa décision d'être missionnaire n'a pas changé depuis le jour lointain où elle mettait le pied sur le bateau qui l'emportait en Chine. Et simplement elle renouvelle sa demande. Cette fois ci, c'est en Egypte que le seigneur l'envoie le 21 novembre. Et elle part tout droit pour Alexandrie où elle sera sœur servante de la maison St Vincent. L'Egypte n'est pas l'extrême orient et une nouvelle adaptation sera nécessaire, elle s'y met courageusement. Très bonne, très attentive à ses compagnes, à leur santé physique comme à leur vie de Fille de la Charité,

elle se montre parfois plus sévère que celles-ci ne le souhaiteraient. De son temps de formatrice, elle a gardé des exigences dont sourient, maintenant, les jeunes sœurs de ce temps là. C'est ainsi que l'une d'elles recevant la visite de son frère et demandant la permission de sortir avec lui, s'entendit répondre : "Sortez mais pas sur le même trottoir." Inutile de dire qu'au bout de très peu de temps les trottoirs se rejoignirent.

Son souci de la perfection aboutissait aussi parfois à des exagérations de minutie qui avaient toujours existé mais qui se faisaient, si on ose dire, plus "agaçantes" pour celles qui le connaissaient moins. Le drap devait être absolument sans pli, les souliers sans traces de poussière, les reprises (et pourquoi pas invisibles). Pour arriver au résultat voulu, il fallait tirer, frotter, recommencer Tatillonne, elle l'était, mais ne faut-il pas un peu d'ombre pour faire mieux ressortir l'éclat des qualités !

Six ans passent, son mandat de sœur servante est terminé. Elle a 72 ans dont 34 vécues dans des circonstances difficiles en extrême orient. Toujours aussi généreuse, elle accepte avec joie d'être placée à la maison de la médaille à Alexandrie, "au service, écrit-elle de dieu dans la personne de nos chères sœurs infirmes." elle va y passer 20 ans, toujours soucieuse de rendre service, toujours aussi mortifiée, toujours aussi fervente. "Jamais, écrit une de ses compagnes, je ne l'ai entendue seulement "approuver" la plus petite critique à l'égard des supérieurs. Elle vivait d'esprit de foi. "En 1972 elle a fêté ses 50 ans de vocation. A mesure que les années passent, elle marche plus courbée, le corps si tordu par une douloureuse arthrite qu'on ne peut s'empêcher d'évoquer en la voyant les innombrables inclinaisons auxquelles elle dut se plier pendant sa vie "Japonaise" mais parlez lui du Japon ! Une flamme dans ses yeux et, de sa démarche clopinante, elle part à la recherche d'une boîte mystérieuse où s'entassent les photos : Voici les enfants du "Jardin de Marie" vers lesquels se penche la cornette : voici les petites sœurs au travail dans le jardin ; voici la belle chapelle et les sœurs en prière ...

Maïko est toujours là, dans sa pensée et dans son cœur.

De moins en moins, elle peut rendre service. En 1978 elle a été opérée de la cataracte. C'est elle qui à présent a besoin d'aide. Si elle ne peut plus guère "servir", il lui reste de pouvoir "offrir". Et lorsqu'on la voit, la dernière année, atteinte d'un mal douloureux et affreux, plusieurs se demandent si elle ne s'est pas offerte à Dieu pour accepter tout ce qu'Il lui demanderait. Ce n'est qu'après des nuits de souffrance que le 12 octobre 1989 elle partit vers le Seigneur tant aimé et si bien servi.

"Nous ne pouvons, écrit ma Sœur Fukuda, que redire notre reconnaissance envers elle qui était une sainte Fille de la Charité, généreuse, pieuse, fervent, bonne et courageuse. Que le Seigneur la récompense éternellement. "